

## PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

**Martin Besnoux**

Élève de quatrième, collège Jules Lequier, Plérin

### Deux soldats

Le 11 novembre 2023, cela fait cinq mois et dix-sept jours que j'ai été mobilisé. Le 25 mai, j'étais parti heureux au front, pensant que dans quelques jours tout serait fini, que je reviendrais tranquillement à Moscou, dans ma chère petite famille. Qu'est-ce que je donnerais maintenant pour les revoir ? Tout, je pense. Mais c'est impossible. Il faudrait encore avoir tué toutes ces saletés d'Ukrainiens, et, avec un peu de chance, ne pas être mort au front. Malheureusement, je n'ai aucune chance de survivre car il y a quelques heures -ou quelques jours peut être, j'ai perdu la notion du temps-, j'ai été séparé de mon régiment dans un bombardement terrible.

En fait, la guerre, c'est comme le casino : soit tu gagnes, soit tu perds, et tu perds beaucoup. Sauf qu'à la guerre, la victoire ne sert à rien, à part détruire des nations, des familles, des cultures, des villes... Sauf dans le cas de l'Ukraine. La grenouille qui veut être plus grosse que le bœuf. Le jour où j'ai appris qu'ils avaient déclaré la guerre à notre grande et belle Russie, j'ai décidé de tous les exterminer, un par un, régiment par régiment, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus aucun.

Je me lève de mon lit (composé de quelques blazers) et m'empresse de m'habiller. Je cherche de quoi manger dans mon sac, et il ne reste qu'un petit quignon de pain que j'avale directement. Il faudra que je parte en repérage tout à l'heure si je ne veux pas mourir de faim, mais d'abord je sors mon téléphone et compose le numéro de mon supérieur, « La Faucille ».

« Allo, ici Faucon à l'appareil, dis-je.

— Faucon ? Tu n'es pas mort ? Quelle joie ! Je me faisais un sang d'encre ! Où es-tu ?

— Faucon pour Faucille, je ne sais pas. Dans une maison bombardée en tout cas. Je pars en repérage tout à l'heure, j'essaierai de trouver un panneau...Où sont mes camarades ?

— Je suis désolé, Kostovitch. Ils ont péri dans le bombardement qui vous a séparés hier, me confie mon supérieur. Tu es notre seul espoir sur ce territoire, maintenant.

— Non ! Noooooon ! Criaï-je dans le combiné tout en réprimant mes larmes. Venez me chercher, trouv... *Votre correspondant est hors connexion. Veuillez laisser un message après le bip sonore, fait une voix artificielle. Bip !* »

Empli de fureur et de tristesse, je lâche un juron russe avant de lancer mon téléphone dans les décombres. Ensuite, n'y tenant plus, je m'étale sur mon lit. Je pleure à chaudes larmes, et m'endors.

\*

Quand je me réveille, le soleil est déjà haut dans le ciel, et mon ventre gargouille de faim. Quelques oiseaux sont perchés sur les trous dans le toit. Leurs gazouillis, gais et pleins d'entrain, me rappellent ma fille. Ils me donnent la motivation de me lever, et d'aller chercher à manger.

En sortant de la maison, je constate que le paysage ne change pas des autres villes : les maisons sont en ruine, et les seules personnes présentes sont allongées sur des civières. Le ciel est gris foncé, un orage approche. Ou bien c'est juste la fumée des bombes, que j'entends éclater au loin. Je pense alors au nombre de familles, qui, comme la mienne, ont perdu leur père, ou même pire, leur frère, par exemple. C'était le cas de mon meilleur ami, parti avec moi à la guerre. Vlad. Un brave homme. Il s'était pris une balle dans le casque. Mort sur le coup. Un frisson me parcourt tout le corps, et je continue mon chemin.

Le soleil se couche quand je me rends compte que je devrais faire demi-tour, n'ayant pas trouvé de refuge de la Croix Rouge. Je commence à partir dans le sens inverse quand j'entends un crépitement de feu. Un refuge ! C'est bon, je suis sauvé ! Un sourire s'esquisse sur mes lèvres, et je cours vers la lumière. J'escalade un tas de gravats, arrive à jeter un coup d'oeil devant moi et ce que je vois me glace le sang.

Je n'ai pas devant moi un camp de la Croix Rouge, mais un soldat ukrainien, de dos.

Quoi ? Un des leurs, ici ? Ces traîtres ? Un nouveau plan s'offre à moi : celui de le tuer d'une balle dans la tête comme vengeance pour mon défunt ami, et de prendre sa nourriture.

J'épaule mon fusil, me prépare à tirer et je m'imagine, dans un futur proche, avec ma famille, revenu chez moi heureux et ayant vaincu les Ukrainiens... Je repense aux paroles de mon ancien professeur, qui m'avait conseillé d'aller à la guerre : « ... *permettez à votre vieux professeur... à votre vieux maître, qui, encore une fois vous aime bien, permettez-moi de vous donner un bon conseil : n'entrez pas en lutte contre les puissances. Vous serez brisé... j'ai eu votre âge, j'ai connu vos révoltes, elles sont si naturelles ! Mais ce ne sont que des feux de paille,... alors vous en reviendrez comme j'en suis revenu moi-même... Et puis, voyons, chacun ne doit-il pas en ce moment ne penser qu'à son devoir ? Ne soyez pas trop... poète.* » Je n'aurais sûrement dû ne pas accepter sa demande.

J'enlève le cran de sécurité, presse la détente, et...

« Hé. »

Une main sur mon épaule me fait sursauter subitement, et je me retourne. C'est le soldat ukrainien ! Il a dû venir pendant que j'étais dans mes pensées. En un dixième de seconde, je le mets en joue :

« BAISSÉ TON ARME ! » Le soldat la lâche, et me répond :

« Ça va, ça va ! S'il te plaît, ne tire pas.

— Et pourquoi je ne devrais pas tirer ? Te rends-tu compte du mal que vous faites à notre pays ? A nos familles ? A cause de vous, je ne sais presque plus si je reverrai ma famille ! Mon meilleur et seul ami est mort ! Vous êtes des saletés de traîtres !»

A ces mots, mon adversaire recule de deux pas et écarquille les yeux.

« Ecoute... Je ne sais pas ce que t'ont dit tes congénères, ou tes supérieurs, mais je crois que... tu as une version erronée des faits, m'avoue-t-il. La Russie, en plus d'avoir annexé illégalement la Crimée, a envahi l'Ukraine depuis peu. Elle a violé les règles de l'ONU, et a quitté l'OTAN. Allons-nous asseoir, tu veux ? »

Les sourcils froncés, je fixe le ciel comme pour demander à une entité imaginaire de me donner raison. Mais, au fond de moi, je commence de plus en plus à croire cet homme. Voilà que je me retrouve à parler avec l'ennemi ! Plus j'y pense, plus je réalise que si par chance l'armée arrive à nous récupérer, elle m'arrêtera pour pacte avec l'ennemi.

Je m'assois en face de l'homme et j'ai le temps de l'observer quelques secondes. Il a le teint pâle, les cheveux noirs ébouriffés, sans doute pas lavés depuis des mois. La trentaine. Une cicatrice barre son sourcil droit et touche presque ses yeux vert émeraude.

« Ça fait du mal à admettre, mais je te crois, dis-je. Tu m'as l'air sincère.

- Que tu le croies ou non, ce n'est pas la question. Il faut qu'on trouve une solution pour sortir d'ici sans se faire arrêter. » J'acquiesce d'un hochement de tête.

« T'as de la famille ? lui demandé-je.

— Ouais, enfin non. Il sort une cigarette et l'allume. Ma femme et mes deux filles sont mortes dans un bombardement. Et toi ? »

Il me tend une cigarette. « T'en veux une ? » Ses paroles me font l'effet d'un pieu qu'on m'aurait enfoncé un peu trop loin dans le thorax. C'était nous, depuis le début ?

« Non merci, j'ai arrêté. J'ai une femme et une fille, Katalina. »

— Pour en revenir à nos moutons, j'ai peut-être une solution... J'ai lu un de ces livres sur la guerre, il y a longtemps, et pour en sortir, le héros se tirait une balle dans le pied, au sens propre, et l'armée ne discernait pas la supercherie, ce qui faisait que le héros rentrait sain et sauf chez lui... Après, tu n'aurais plus qu'à appeler ton supérieur avec mon téléphone en prétextant que tu l'as trouvé sur ma dépouille ? »

— En soi, je ferais tout pour retrouver ma famille. Je suis... d'accord.

— Génial. »

Nous armons tous les deux nos fusils et les pointons sur nos bottes. Je ferme les yeux et me mords les lèvres de stress. Katalina... je serai bientôt de retour.

« Trois. Deux. Un... » PAN.

La déflagration me détruit le pied. Je hurle de douleur, tant pis pour la discrétion. Mais surtout, surtout, je me sens enfin soulagé. Soulagé parce que, bientôt, c'est maintenant certain, je serai en compagnie de ma famille.

J'ouvre les yeux. Mon partenaire, lui, est déjà debout, me tendant son téléphone, et il me dit de commencer. Je compose le numéro de La Faucille et l'appelle. Je lui donne ma localisation grâce au GPS et il me dit, confiant, qu'il arrive.

Quelques heures plus tard, j'entends un hélico qui vient dans notre direction. C'est La Faucille !

« Va-t'en, dis-je à mon camarade, sinon ils vont te tuer. En tout cas, jamais je n'aurais imaginé pactiser avec un Ukrainien, et en plus apprendre que nous, les Russes, sommes les seuls fautifs. Je te souhaite une heureuse vie, mon ami. Tu m'as été d'une grande aide. »

Il enfile son manteau, me jette un dernier coup d'œil amical puis disparaît à l'angle de la rue.

L'hélico atterrit en plein milieu de la route, et La Faucille en ressort : « Viens... »

Je boite tant bien que mal vers l'hélicoptère.

C'est terminé.

#### EPILOGUE

Le 26 avril 2041, je me réveille difficilement, car aujourd'hui qui dit vacances dit voyage en Ukraine pour commémorer la fin de la guerre.

Je dois prendre mon avion à six heures quarante-cinq donc je réveille ma fille et nous prenons le petit déjeuner. Nous mangeons dehors, le temps est magnifique à Moscou.

Comme tous les matins, je dépose une fleur dans l'étang au coin de la rue, en hommage à l'homme qui m'a raisonné et qui m'a sauvé la vie, Dimitri. Depuis que tous les ans nous allons à Kiev pour les vacances, j'espère que je le reverrai, même si je n'ai toujours connu que son prénom.